

de programmes alternatifs comme le projet de développement du district de Phongsaly).

L'ouvrage de Vanina Bouté, avec celui d'Olivier Ducourtieux en complément, fournit les clés indispensables pour comprendre les dynamiques anciennes et contemporaines de la société phounoy confrontée aux normes

d'un développement induit autrefois par les politiques nationales et de plus en plus par l'intégration transnationale liée à la mise en place des corridors économiques de la région du Grand Mékong.

Christian Taillard

Pattana Kitiarsa

Mediums, Monks and Amulets. Thai Popular Buddhism Today

2012, Bangkok, Silkworm Books, xxi + 170 p.

L'auteur de cet ouvrage qui cherche à revisiter la question du « bouddhisme populaire » en Thaïlande, à l'époque contemporaine, est un jeune anthropologue thaï trop vite disparu, Pattana Kitiarsa¹. Dès la préface, en nous faisant part de sa propre expérience spirituelle, il nous introduit à la singularité de sa position d'ethnologue de ce bouddhisme populaire dont il est lui-même issu, nous invitant à une ethnographie de l'intérieur qui le conduit à repenser « les rôles multidimensionnels des agents religieux sur ce terrain complexe ».

En adoptant l'étiquette controversée de « bouddhisme populaire », Pattana Kitiarsa a bien conscience d'avancer en terrain miné. Considérant que ce domaine constitue l'espace religieux le plus dynamique dans la Thaïlande contemporaine, il avance que son existence et son avenir reposent sur la différenciation d'avec la tradition religieuse dominante. Pattana

Kitiarsa cherche à renouveler les études de la religion thaïe, dominées, nous dit-il, par le paradigme d'un modèle de syncrétisme inclusif qui place la religion populaire sous le chapeau du bouddhisme institutionnel mais qui peine à rendre compte ainsi de son dynamisme contemporain. Il propose de l'examiner plutôt à partir du concept postmoderne d'hybridité, développé par Mikhail Bakhtine dans le domaine de l'histoire du langage. Ce dernier serait plus apte à expliquer comment, à partir des racines thaïes de l'hybridation religieuse, un nouvel espace s'est constitué, en Thaïlande, à l'époque contemporaine, du fait des interactions entre les différentes croyances et pratiques. Dans ce nouvel espace se sont notamment multipliés les cultes de possession urbains, au croisement du bouddhisme millénariste, du culte des amulettes, de l'astrologie, des cultes thérapeutiques, de la méditation et des nouveaux mouvements religieux.

Identifiant les différentes composantes historiques du bouddhisme populaire, les anciennes pratiques spirituelles des communautés rurales, les rituels de cour brahmaniques, les traditions indiennes et chinoises, Pattana Kitiarsa ne fait cependant pas autre chose en ouvrant son ouvrage sur la « parade des divinités hybrides des cultes de possession » que reconstituer une hiérarchie spirituelle toujours dominée par le Bouddha. Se tournant ensuite vers les deux figures classiques de ce bouddhisme populaire, le moine magicien et le médium, il souligne à quel point elles restent pertinentes aujourd'hui. Achan Somsak, dont il dresse le portrait, est un de ces nombreux

1. Pattana Kitiarsa a disparu en janvier 2013, à Singapour où il enseignait. De sa courte carrière ne restera donc que cet ouvrage, tiré de sa thèse d'anthropologie, et un ouvrage dont il est l'éditeur : *Religious Commodifications in Asia. Marketing Gods* (2011, Routledge).

moines qui pratiquent la magie à la manière d'un business, au bénéfice des laïcs qui en ont besoin. Il opère cependant de l'intérieur de l'institution monastique et son efficacité dépend de ce qu'Achan Somsak appelle *ong tham*, à savoir « les esprits des saints du bouddhisme (*arahant*) qui ont vécu du temps du Bouddha » (p. 41). Quant à Toi, une des plus anciennes médiums de Khorat, elle exerce pour un public diversifié, rendant des services similaires à ceux des moines magiciens, mais dans sa maison, grâce au pouvoir surnaturel de la divinité qui la possède. Les deux exemples choisis permettent à l'auteur d'illustrer comment ces deux types de personnages qui sans l'exercice public de leurs dons seraient restés dans l'anonymat divergent cependant en cela même qu'ils reflètent la construction de genre de la société thaïe dans laquelle le Sangha bouddhique est réservé aux hommes et la possession d'esprit, le plus souvent, aux femmes.

Pattana Kitiarsa analyse alors en détail trois exemples de ce qu'il nomme l'hybridation religieuse. Le premier est celui du culte rendu à l'esprit de la célèbre chanteuse Phumphuang Duangjan dans le monastère Thapkradan où elle fut incinérée après sa mort prématurée en 1992. La publication en 1998, dans un journal à gros tirage, d'histoires relatant qu'elle aurait « révélé » à ses dévots des numéros de loterie gagnants, fit la fortune du sanctuaire, transformant la mémoire de la reine du genre musical *luk thung* en celle d'une déesse de la chance pour les milieux populaires dont elle est issue. Pattana Kitiarsa montre que parier s'inscrit dans la vision du monde des bouddhistes, centrée sur le karma, en tant que manière de tester sa « chance » et que la loterie est ainsi devenue, en Thaïlande, un des cadres principaux de la marchandisation du bouddhisme.

Le cas suivant est celui d'un moine magicien, Luang Pho Khun, né en 1923, devenu dans les années 1990 une vedette du culte des amulettes et des donations caritatives. Son culte s'est développé autour de sa personnalité

charismatique que l'on reconnaît au caractère rustique de son langage lequel constitue la marque de son efficacité protectrice telle qu'elle a été médiatisée par la presse populaire. Son audience nationale est plus large que celle des médiums et, s'il traite également des problèmes mondains du public, cela demeure dans le cadre d'une œuvre spirituelle légitimée par le Sangha et l'État. Le culte reste inscrit dans le cadre du bouddhisme institutionnel et n'est en aucun cas perçu comme déviant, malgré le rôle important accordé à l'argent.

Le dernier cas est celui de l'amulette de Chatukham-Rammathep créée en 1987 pour financer la fondation du pilier de fondation (*lak mueang*) de Nakhon Si Thammarat, ville du sud de la Thaïlande, en référence aux deux divinités gardiennes de la ville. Après un premier échec commercial, l'amulette connut un succès sans précédent grâce à un marketing systématique et à grand renfort de techniques publicitaires. Son culte constitue une version thaïe d'une marchandisation religieuse qui induit de nouvelles formes de piété bouddhique dans les classes moyennes soumises aux caprices du marché. Pattana voit le culte de cette amulette « comme un culte des fondateurs qui proteste contre l'infertilité, l'impuissance et l'inefficacité de l'État thaï » (p. 123).

Avec ces trois exemples Pattana Kitiarsa illustre le développement de cultes de prospérité issus des processus de divinisation, de médiatisation et de marchandisation du religieux, développement au regard duquel il examine le discours s'opposant au culte des esprits qui existe au sein des élites thaïes au moins depuis le tournant moderniste pris par le roi Mongkut au milieu du XIX^e siècle. Ce discours a récemment été mis en scène, publiquement, à l'occasion de programmes télévisés montrant de célèbres médiums d'esprit dévoilant les trucs qu'ils emploient. Arguant que les participants aux séances médiumniques portent spontanément un jugement sur la réalité de la possession, Pattana Kitiarsa montre que la question

n'est pas celle de l'existence des esprits dont le culte reste culturellement pertinent, mais celle de l'authenticité de la communication établie par le médium avec l'esprit. La bataille idéologique contre les « superstitions » est en fait celle des élites de la modernité contre les cultes populaires.

Cependant, en nous introduisant à certains des cultes parmi les plus spectaculaires de la Thaïlande bouddhiste contemporaine, Pattana Kitiarsa nous montre comment dans le contexte de l'économie capitaliste, les

processus de déification, de médiatisation et de marchandisation continuent de produire de nouvelles formes de religiosité bouddhique mettant l'accent sur la prospérité plutôt que sur le salut. Il est dommage cependant, que l'auteur n'ait pas été plus loin dans cette « ethnographie de l'intérieur » qu'il nous annonçait en préface ni dans l'observation des acteurs de ces formes religieuses par laquelle il voulait renouveler les études de la religion thaïe.

Bénédicte Brac de la Perrière

Marek Buchmann

Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries): Glossary

2011, *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, Band 73,1, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, lxx + 307 p.*

Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries): Catalogue

2012, *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, Band 73,2, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, xii + 168 p.*

La richesse épigraphique du Siam a été mise en évidence par les découvertes archéologiques effectuées au cours des XIX^e et XX^e siècles. De fait, il s'agit d'un fabuleux héritage légué aux modernes Thaïlandais non seulement par leurs ancêtres directs, les Siamois d'Ayutthaya et de Bangkok, mais aussi par leurs frères (Lao, Yuan, Lue, ou Khuen) et par leurs parents plus éloignés, ou leurs voisins (Khmers, Môngs, Malais, etc.). Comme chacun sait, cet héritage se lit dans différentes langues et écritures puisqu'il a été transmis par ces différents peuples à différentes époques, à l'intérieur de différents empires, royaumes ou principautés.

Les inscriptions nous sont parvenues sur une grande variété de supports mais à l'évidence les inscriptions lapidaires

éclipsent magistralement toutes les autres, qualitativement et quantitativement, même si l'importance des inscriptions sur métal, bois ou terre cuite est indiscutable. La fragilité de ces deux derniers supports a eu pour conséquence leur rareté, tandis que la récupération du métal (parfois très précieux) a certainement constitué une funeste tentation. Les inscriptions lapidaires, souvent sur des stèles autrefois érigées pour être connues et remarquées, sinon lues, forment parfois l'essentiel des documents écrits contemporains d'une époque et témoignent dans le détail de l'histoire des anciennes civilisations régionales comme celles des Môngs ou des Khmers. Enfin n'oublions pas que les manuscrits les plus anciens sur supports végétaux ayant survécu en Thaïlande sont datés du XV^e siècle et qu'ils sont extrêmement rares. L'essentiel de la littérature sur manuscrits, dans tout le monde tai nous a été transmis sur des ôles ou des cahiers copiés au XIX^e siècle.

Pierres de mémoire voire véritables monuments en soi, les inscriptions lapidaires ont suscité et continuent de susciter des vocations parmi un nombre considérable de chercheurs, thaïlandais ou non. Dans le passé, il est vrai que leurs efforts ont été largement soutenus non seulement par les différentes autorités universitaires et gouvernementales du pays pour des raisons qui tiennent autant